

LE MARIAGE

EN POSTE,

COMÉDIE,

EN UN ACTE ET EN PROSE;

PAR M. DÉCOUR.

Représentée, pour la première fois, à Paris;
sur le Théâtre de la rue de Thionville, le
11 Janvier 1806.



A PARIS,

à Paris Chez Corboux, M.^d de Musique
à la Lyre d'Or sur le pont Neuf vis-
à-vis le quai des Orfèvres.

M. DCCC. VI.

P E R S O N A G E S .

ACTEURS.

MADAME DE MIRCOURT, jeune, veuve sous le nom
de Sophie. *Mlle. Rose.*

MIRVAL, vieillard aimable, ami de Sophie. *M. Racine.*

SAINVILLE, neveu de Mirval, sous le
nom d'Armand. *M. Guinée.*

LISE, suivante de madame Demircourt. *Mlle. Aldegonde.*

GERMAIN, valet de Sainville. *M. Angot.*



*La Scène se passe dans une Auberge, à quelques lieues
de Paris.*

Nota. La moitié des Rétributions du Département
appartiennent à MM. MALDAN et LOCARD.

A V I S .

Il n'y a d'Edition avouée par l'Auteur, que celle dont
les Exemplaires sont signés par les Editeurs, qui poursui-
vront les contrefacteurs, conformément à la loi.

LE MARIAGE

EN POSTE,

COMÉDIE.

- » Le Théâtre représente l'intérieur d'un hôtel garni.
» Le côté droit du Spectateur est occupé par une cheminée entourée d'un grand paravent ; au côté gauche
» on aperçoit une table avec écritoire, papier, etc. »

SCÈNE PREMIÈRE.

LISE, GERMAIN.

LISE.

D'HONNEUR, mon cher Germain, je ne reviens pas de ma surprise.

GERMAIN.

La mienne, ma chère Lise, n'a duré qu'un moment, puisqu'en toi j'ai retrouvé celle que j'ai tant aimée.

LISE, *souriant.*

Tant aimée !...

GERMAIN, *reprenant.*

Et que j'aime encore.

LISE.

L'heureuse apostille, mais, dis-moi ; d'où viens-tu ? que fais-tu ? et où vas-tu ?

GERMAIN.

Toujours curieuse.

LISE.

Serais-je femme, sans cela ; voyons, parle franchement.

GERMAIN.

Mon maître et moi, nous arrivons de Bordeaux, nous attendons ici nos relais, et ensuite, fouette cocher.

LISE, *ironiquement.*

Et où ces messieurs portent-ils leurs pas ?

GERMAIN.

Vers Paris, où nous allons prendre femme.

L I S E , *surprise.*

Comment! nous?

G E R M A I N .

Oui, nous.

L I S E .

Ah! monsieur Germain, permettez-moi de croire, pour votre honneur et celui de votre maître, que la communauté qui existe entre vous, ne s'étend pas jusqu'à la femme que l'un de vous deux peut avoir.

G E R M A I N .

Stylo d'anti-chambre.

L I S E .

Anquel je ne suis point accoutumée, je l'avoue.

G E R M A I N .

A mon tour, permets moi de te questionner; d'où viens-tu? que fais-tu? et où vas-tu?

L I S E .

Nous arrivons des environs de Marseille.

G E R M A I N .

Et comme nous, sans doute, vous attendez des chevaux?

L I S E .

Voilà ce qui te trompe, car nous passons ici quatre à cinq jours, du moins, jusqu'à ce qu'une certaine lettre parvienne à ma maîtresse.

G E R M A I N .

Une lettre importante, à ce qu'il paraît.

L I S E .

Très-importante..... elle nous vient de Paris.

G E R M A I N .

Que n'allez vous au-devant.

L I S E .

Impossible, ce qu'elle contiendra doit nous faire continuer notre route, ou nous faire rebrousser chemin.

G E R M A I N .

Diable, mais c'est du sérieux.

L I S E , *en confidence.*

Je le crois bien, il s'agit d'un mariage.

G E R M A I N .

Ah! ta maîtresse est amoureuse.

L I S E .

Fi donc.

G E R M A I N .

Comment! fi donc?

L I S E .

Mariage de convenance, ce sont les plus solides.

G E R M A I N .

Et les plus tristes.

L I S E.

Hé mon dieu! mon cher Germain, s'il fallait pour se marier qu'une femme fut amoureuse de celui qu'elle épouse, que de célibataires nous verrions.

G E R M A I N.

Que d'heureux mortels! mais instruis-moi jusqu'au bout; ta maîtresse est-elle fille, femme, vieille, jeune, belle ou laide?

L I S E.

Veuve, vingt ans, et jolie.

G E R M A I N.

Elle se nomme?

L I S E.

Sophie, (*à part.*) cachons lui son véritable nom, et pour cause.

G E R M A I N, *réfléchissant.*

Sophie.

L I S E.

Et ton maître, quel est-il?

G E R M A I N.

Capitaine de cavalerie, vingt-huit ans, et beau comme l'amour.

L I S E.

Son nom.

G E R M A I N.

Armand, (*à part.*) ne lui disons pas qu'il en porte un autre.

L I S E, *à part.*

Armand... Je parierois presque.... Oui, je veux savoir....

G E R M A I N.

Que dis-tu?

L I S E.

Bien. (*à part.*) Allons à la découverte. (*Elle fait quelques pas.*)

G E R M A I N, *l'arrêtant.*

Où vas-tu donc?

L I S E.

Rejoindre ma maîtresse.

G E R M A I N.

C'est fort bien, mais tu oublie de me donner....

L I S E.

Quoi donc?

G E R M A I N.

La permission de t'embrasser.

L I S E.

Tiens, voilà ma main.) *Germain la lui repousse et l'embrasse sous le menton.*) Ah! frippon, tu vas toujours aux bons endroits.

G E R M A I N.

C'est que je suis amateur.

L I S E , *entendant sonner.*

On sonne, c'est pour moi; au revoir.

(Lise sort.)

S C E N E I I .

G E R M A I N . *seul, après avoir réfléchi.*

VEUVE, vingt ans et jolie... cette description m'ouvre les yeux; la suivante raffolle de moi, peut-être que la maîtresse.... Allons, allons, monsieur Germain, détournez de vous cette idée, et songez que votre maître... mais, je l'entends.

S C E N E I I I .

G E R M A I N , A R M A N D .

A R M A N D .

QUE fais-tu là ?

G E R M A I N .

Rien, monsieur... mais je vais me reposer et dormir.

A R M A N D .

Paresseux !

G E R M A I N .

C'est le moindre de mes défauts.

A R M A N D .

Comment, tu oserais dormir, tandis que deux femmes charmantes habitent cet hôtel.

G E R M A I N .

Sophie et Lise: oh! monsieur, quels minois !

A R M A N D .

Je parie qu'ils t'ont déjà monté la tête.

G E R M A I N .

Précisément.

A R M A N D .

Tu ne peux pas en être plus épris que moi.

G E R M A I N .

Cette jeune veuve et sa soubrette, qui se trouvent justement sur notre passage.... c'est délicieux !

A R M A N D .

Convien's que nous sommes faits pour les bonnes aventures.

G E R M A I N .

Deux femmes charmantes voyagent en poste, leur seule vue nous enflamme, notre postillon pique des deux,

nous les rejoignons. Bientôt l'essieu de leur voiture se brise, une large et charitable ornière les reçoit ; elles poussent un cri, nous apperçoivent, nous tendent les bras, nous leur prétons secours ; notre chaise de poste qui ne contient que deux places, est obligée de donner azile à quatre personnes. La conversation s'engage ; la jeune veuve nous remercie, vous nomme son ange gardien, son libérateur ; moi en homme sensible, je m'attends, nous arrivons ; vous, tout joyeux de votre heureuse aventure, et moi bénissant le ciel d'avoir été utile à deux jolies femmes.

A R M A N D.

Et tu crois que j'en resterai-là.

G E R M A I N.

Il le faut bien, puisqu'un certain oncle vous fait venir à Paris, tout exprès, pour y épouser une femme céleste, et qui, dit-il, doit vous plaire en tout.

A R M A N D.

C'est fort bon, mais je ne la connais que par la peinture qu'il m'en a fait ; tandis que cette jeune femme....

G E R M A I N.

Oui, j'entends.... un penchant....

A R M A N D.

Qu'appelles-tu, un penchant ? J'en suis amoureux, fou... Dis donc, Germain, si, par des prévenances, des soins assidus, je parvenais à toucher son cœur ; si elle finissait par m'accepter pour époux.

G E R M A I N.

Y pensez-vous, mon cher maître ?

A R M A N D.

Pourquoi pas ? Elle a de la jeunesse.

G E R M A I N.

Tant pis pour vous, et pour elle.

A R M A N D.

De l'esprit.

G E R M A I N.

Elle sera bavarde.

A R M A N D.

De la beauté.

G E R M A I N.

Autre danger.

A R M A N D.

Le cœur tendre.

G E R M A I N.

Je vous la donne pour jalouse.

A R M A N D.

Ah ! que je voudrais la revoir, lui parler.... Comment faire ?

GERMAIN.

Mais savez-vous, monsieur, que votre conduite est bien extraordinaire.

ARMAND.

Comment cela ?

GERMAIN.

Votre oncle qui a la détestable manie de marier tout le monde, vous fait par écrit le portrait d'une jeune femme. Sur cette simple lettre, vous en devenez éperdument amoureux, votre tête s'échauffe, vous bâtissez des châteaux en Espagne; bref, vous partez de Bordeaux, dans l'intention d'aller à Paris, épouser ce phénix de beauté: Pour éprouver son cœur, il vous vient dans l'idée de changer de nom, et de celui de Sainville, que vous portez, vous prenez celui d'Armand. Aujourd'hui le hasard vous fait rencontrer cette Sophie, elle qui sûrement ne pensait point à vous. Eh ! bien, comme un étourdi, un insensé, vous jurez que vous n'aurez jamais d'autre femme; ah ! monsieur, permettez-moi de vous dire que cette conduite est loin de faire croire à votre véritable amour et à votre constance.

ARMAND.

Allons, tais-toi, bavard, et entretiens-moi de cette femme adorable.

GERMAIN.

Que vous ne connaissez pas.

ARMAND.

C'est j'aime à l'idolâtrie.

GERMAIN.

Voilà bien le Français, soupirant après ce qu'il n'a point, et dédaignant ce qu'il possède.

ARMAND, *vivement.*

C'est décidé, je l'épouse.

GERMAIN.

Mais, si elle ne veut pas.

ARMAND, *vivement.*

C'est égal.

GERMAIN, *ironiquement.*

Et la femme de l'oncle, qui fait cent lieues pour obtenir votre main, que deviendra-t-elle ?

ARMAND.

Ma foi, elle s'en retournera comme elle sera venue.

GERMAIN.

Comment ! vous ne lui payerez pas seulement les frais de voyage ?

ARMAND, *sans l'écouter.*

Germain, songes-tu au plaisir que je vais avoir en continuant la route avec l'adorable Sophie.

GERMAIN.

Ce plaisir, que vous vous promettez, va diablement diminuer, quand vous saurez que cette adorable Sophie reste dans cette hôtel, et qu'elle y restera quatre ou cinq jours.

ARMAND, *vivement.*

En ce cas, je reste.

GERMAIN.

Elle attend, de Paris, une lettre, qui, dit-on l'intéresse beaucoup.

ARMAND.

D'où le sais-tu ?

GERMAIN.

De Lise, sa suivante.

ARMAND.

Lise, une de tes anciennes connaissances, je crois.

GERMAIN.

Parbleu ! il y a long-tems que j'ai inscrit ce nom-là sur mes tablettes amoureuses ; mais, pour dieu, monsieur, n'en devenez pas amoureux aussi.

ARMAND.

Ne crains rien.... Elle pourra nous servir, n'est-ce pas ?

GERMAIN.

Sans contredit.

ARMAND.

Crois-tu qu'elle veuille me ménager un entretien avec sa maîtresse ?

GERMAIN.

N'en doutez-pas, monsieur ; ces femmes-de-chambre, cela fait ce qu'on veut.

ARMAND.

Allons, tout va bien... toi, tu vas aller parler à Lise, l'entretenir de mon amour et de mes projets, tandis que, de mon côté ; je vais voir, interroger, et m'instruire de tout.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

SOPHIE, LISE.

LISE.

C'est ici, madame, le salon commun de cet hôtel.

SOPHIE.

Déjà au courant.... je reconnais bien là....

LISE.

Ma curiosité, dites le mot.... Eh bien ! cette curiosité dont vous m'accusez, se trouve pourtant en défaut, vis-à-vis du jeune homme qui nous a si généreusement secourus ce matin ; croiriez-vous que, malgré toute ma pénétration, je

n'ai encore pu obtenir sur lui que de faibles renseignements.

S O P H I E.

Eh ! qui vous a chargé , mademoiselle , de cette commission ?

L I S E , *finement.*

Vous blâmez donc , madame....

S O P H I E , *négligemment.*

Je ne blâme rien , mais après tout , que nous importe de connaître plus particulièrement ce jeune homme ; il a bien voulu nous secourir , c'est fort bien ; je l'en ai remercié , cela doit se borner là.

L I S E.

Oui , si vos charmes ne l'avaient pas séduit.

S O P H I E.

Comment ! tu crois....

L I S E.

Plus que cela , madame , j'affirme.

S O P H I E.

Il est vrai , que ce jeune homme me paraît très-aimable.

L I S E , *à part.*

Ah ! ah !

S O P H I E.

Et tu dis donc ?

L I S E.

Je dis , madame , que si vous n'avez pas donné votre parole à monsieur Mirval , oncle de monsieur de Sainville , votre prétendu , il pourrait se faire....

S O P H I E.

Elle n'est pas donnée irrévocablement ? je puis la retirer : j'ai écrit à monsieur Mirval , que si ce neveu qu'il m'offrirait pour époux , savait me plaire , je pourrais en faire mon mari : mais....

L I S E.

Vous ne le connaissez pas , ce neveu.

S O P H I E.

Je ne l'ai jamais vu.

L I S E.

Raison de plus pour hésiter.

S O P H I E.

Une veuve....

L I S E.

De vingt ans et jolie , doit y regarder de près.

S O P H I E.

Les hommes sont si trompeurs.

L I S E.

Si , du moins , monsieur de Sainville pouvait ressembler à monsieur Armand.

S O P H I E .

Hélas !

L I S E .

S'il pouvait lui ressembler en tout.

S O P H I E .

Impossible.

L I S E .

S'il avait sa taille, sa figure, son langage, son esprit.

S O P H I E .

Lise !....

L I S E .

Ce serait alors que notre voyage de Paris vous paraîtrait charmant.

S O P H I E , *vivement.*

Admirable, délicieux, divin !

L I S E .

Eh ! mais, madame, quelle chaleur !

S O P H I E , *se remettant.*

Allons, allons, n'en parlons plus ; je passe dans mon appartement, écrire pour annoncer mon arrivée à Paris.

(*elle fait quelques pas.*)

L I S E , *l'arrêtant.*

Un mot, madame : comme il est probable, qu'avant son départ, monsieur Armand, viendra vous présenter ses hommages, je pense qu'il est nécessaire que vous vous habilliez plus convenablement, si votre intention est de le recevoir.

S O P H I E .

J'y songeais.

L I S E , *à part.*

Elle y songeait.

S O P H I E .

Lise, s'il s'en allait sans me faire ses adieux, ne vas pas lui en donner l'idée, au moins.

L I S E .

Non, certainement.... vous voulez toujours garder l'incognito, et ne paraître que sous le nom de Sophie, n'est-ce pas ?

S O P H I E .

Oui.... tu me rejoindra dans peu.

L I S E .

Il s'uffit.

(*Sophie sort.*)

S C E N E V .

L I S E , *seule.*

En vérité, il faut convenir que la tête d'une femme es

par fois plaisamment organisée ; j'en ai la preuve , ma maîtresse fait cent lieues pour épouser un homme qu'elle ne connaît pas , et elle refuse d'entrevoir celui , qui sous mille rapports lui conviendrait mieux... C'est cette conduite qui me dépîte ; il faut absolument que je sache , de Germain... mais , voici son maître , ce qui vaut encore mieux.

S C E N E V I.

A R M A N D , L I S E.

A R M A N D.

Je souhaite le bon jour à la charmante Lise.

L I S E

Monsieur , je vous salue.

A R M A N D.

Eh ! bien , ma chère Lise , es tu remise de la frayeur de ce matin.

L I S E , à part.

Il est familier. (*haut*) Oh ! très-remise , monsieur : je vous en répons.

A R M A N D.

Et ta maîtresse ?...

L I S E.

N'est pas plus malade que moi.

A R M A N D.

Où est-elle , maintenant ?

L I S E.

Dans son appartement , où elle écrit.

A R M A N D.

Quoi ! répondrait-elle à la lettre qu'elle attendait de Paris.

L I S E.

Qui vous dit...

A R M A N D.

Germain.

L I S E.

Le Bavard !... Non , monsieur , elle ne répond pas à cette lettre , car elle l'attend encore.

A R M A N D.

Sais-tu , Lise , que plus je te regarde et plus je te trouve jolie.

L I S E.

Un compliment ! ah ! je devine , monsieur veut en venir à une confidence.

A R M A N D.

Tu es discrète , m'a-t-on dit ?

L I S E.

Autant que peut l'être une femme-de-chambre.

A R M A N D.

Eh bien ! ma chère Lise , tu sauras que je suis amoureux :
mais amoureux , comme on ne l'est pas.

L I S E.

De moi , peut-être ?

A R M A N D.

Non... de ta jeune maîtresse , et si tu veux me servir , je
te donnerai....

L I S E.

Quoi ! monsieur ?

A R M A N D.

Une dot et un mari.

L I S E.

Un mari et une dot : ah ! que ne fait-on pas pour cela ,
sur-tout quand on soupire après l'un et l'autre.

A R M A N D.

Voyons , réponds-moi avec franchise.... ta maîtresse , que
va-t-elle faire à Paris ?

L I S E.

Epouser quelqu'un , qu'elle ne connaît pas.

A R M A N D.

Et qu'elle brûle de connaître ?

L I S E.

Non , pas autrement.

A R M A N D.

Sais-tu bien , Lise , que je l'aime au-delà de toute ex-
pression

L I S E , *mistérieusement.*

Entre nous , je crois qu'elle vous le rend bien.

A R M A N D.

Je puis sans craindre d'essuyer un affront , me présenter
à elle ; lui peindre mon amour.

L I S E.

Sans doute ; si vous saviez , monsieur , comme il est joli
pour une femme de forcer à la témérité.

A R M A N D.

Un entrevue , est maintenant ce que je désire.

L I S E.

Eh ! bien , je vous la promets.

A R M A N D.

Quand ?

L I S E.

Aujourd'hui , tout-à-l'heure.

A R M A N D.

Que tu es aimable.

L I S E

Trop galant, en vérité.

A R M A N D.

Permets-moi de t'embrasser.

L I S E.

Lise! une suivante.... ah! monsieur!

A R M A N D.

Raison de plus. (*Germain entre*).

L I S E.

Peut-on vous refuser.

(*Germain l'embrasse, et lui donne une bourse.*)

S C E N E V I I.

A R M A N D, L I S E, G E R M A I N.

G E R M A I N, *à part, au fond.*

En! bien! quand j'en ai dit, avais-je tort? (*haut*) ne vous dérangez pas, monsieur, faites comme si je n'étais pas là.

A R M A N D.

Germain, d'après ce que Lise vient de me promettre, mon bonheur est assuré.

G E R M A I N, *d'un ton de jalousie.*

La traîtresse!

A R M A N D,

Je n'ai plus rien à désirer.

G E R M A I N, *même ton.*

Oh! c'est clair.

A R M A N D.

Elle y a mis un peu de résistance, il est vrai.

G E R M A I N, *même ton.*

Pour mieux jouer son rôle (*à part.*) j'enrage!

A R M A N D.

Mais, pour son honneur....

G E R M A I N, *avec acclamation.*

L'honneur d'une femme-de-chambre, ah! ah! ah!

A R M A N D.

Elle a su lever tous les obstacles, et dès aujourd'hui.

G E R M A I N, *surpris.*

Aujourd'hui?

L I S E, *riant.*

Tout-à-l'heure.

G E R M A I N, *d'un ton de jalousie.*

Tout-à-l'heure! allons, allons; c'est décidé que je suis...

L I S E.

Un jaloux, et rien de plus.

G E R M A I N.

Comment?

L I S E.

Eh ! oui, nigaud : tu ne devines pas, monsieur adore ma maitresse, veut lui faire sa cour, s'adresse à moi pour le servir.....

G E R M A I N.

Tu promets....

L I S E, regardant la bourse.

Monsieur a des manières si engageantes....

G E R M A I N, à part.

J'entends.

L I S E.

Et moi, qui suis humaine, je lui assure pour tout-à-l'heure, une entrevue avec madame, voilà tout.

G E R M A I N.

Ah ! je respire.

L I S E, à Armand.

Vous, restez ici : je rejoins ma maitresse dans son appartement, je lui fais part du désir que vous avez de lui faire vos adieux avant votre départ.

A R M A N D, vivement.

Mais, je ne parts point.

L I S E.

Je le sais.... je parlerai ainsi pour éviter les soupçons qu'elle pourrait avoir... sur mon message, elle hésitera peut-être ; je lui ferai envisager, sous le point de vue de l'honnêteté, qu'elle ne peut se refuser à vous accorder cette faveur ; mon raisonnement la convaincra, et alors nul doute que vous la verrez.

A R M A N D.

A merveille !

L I S E.

Allons, je vous quitte, et vous prie de croire au succès de mes négociations.... sans rancune, Germain.

(Elle sort précipitamment.)

S C E N E V I I I.

A R M A N D, G E R M A I N

A R M A N D.

ENFIN, je vais la voir, lui parler, l'entendre : ma joie est extrême.

G E R M A I N.

Ayez de la prudence, monsieur, cet entretien peut vous mener loin... une femme jeune, spirituelle et jolie, ce sont trois causes....

A R M A N D.

Qui vont me rendre le plus heureux mortel.

GERMAIN.

C'est ce qu'il faudra voir.

ARMAND.

Ne me connaissant qu'à peine, Sophie n'aura aucun intérêt de se déguiser à moi; son cœur, à l'abri d'un violent amour, parlera sans hésiter; et son langage, qui, ne sera dicté ni par l'art, ni par la feinte, devra nécessairement mettre le comble à ma félicité.

GERMAIN.

Quelle éloquence! (*à part.*) que les amoureux sont sots.

ARMAND.

J'étudierai son caractère.

GERMAIN.

Je vous le conseille.

ARMAND.

Si j'allais la trouver comme je la désire; c'est-à-dire, vive; franche, délicate; alors, je n'hésiterais pas à lui demander son cœur et sa main.... J'entends quelqu'un, c'est sans doute la charmante Sophie, éloignes-toi.

GERMAIN.

Allons, monsieur, bonne chance; pour moi je vais trouver dans le fond d'une bouteille de Champagne, le moyen efficace d'oublier qu'il existe sur la terre, un sexe, qui cause à la fois nos plaisirs et nos tourments.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

ARMAND, SOPHIE, LISE.

ARMAND, *à part.*

On n'est pas plus jolie.

LISE, *bas à Sophie.*

Convenez, madame, qu'il est bien.

SOPHIE, *d'un air riant.*

Lise, m'a dit, monsieur....

ARMAND.

Que je désirais vous entretenir un moment, madame, elle ne vous a point trompée; il suffit de vous avoir vue, de vous avoir été utile, pour qu'on souhaite vous revoir et vous entendre encore.

LISE, *bas à Sophie.*

Joli début, n'est-ce-pas, madame?

SOPHIE.

A ce langage flatteur, il est aisé de reconnaître un Français: j'en acquiers la preuve incontestable, en me rappelant la manière généreuse avec laquelle vous nous avez secourus ce matin. Le saisissement, mille distrao-

tions d'une route agréable, produites par votre conversation, m'ont empêchée de vous exprimer toute ma reconnaissance; mais je vous revois, monsieur, et je vous prie d'agréer mes remerciemens du service signalé que vous nous avez rendu.

A R M A N D.

Croyez, madame, que je n'ai jamais senti tout le prix de l'existence, qu'au moment où le hasard, m'a mis à même de vous montrer mon zèle.

S O P H I E.

Convendez, monsieur, qu'il arrive en voyage des choses bien extraordinaires.

A R M A N D.

Ce qui m'arrive, à moi, madame, est tout particulier.

S O P H I E.

Comment donc cela?

A R M A N D.

Je pars de Bordeaux, dans l'intention d'aller à Paris, pour y épouser une femme charmante. Le portrait qu'on m'en fait pique ma curiosité; pressé de voir l'objet qui m'a tant électrisé, je pars, je vole, j'arrive à cet hôtel, et sans compliment, sans flatterie....

S O P H I E.

Sans flatterie.

A R M A N D.

Je suis enchanté du petit accident qui vous est arrivé, car je lui dois l'avantage de vous avoir connue.

S O P H I E.

J'avoue qu'on ne saurait être plus galant.

L I S E, *à part.*

A quelque chose près, malheur est bon.

S O P H I E, *hésitant.*

C'est-à-dire, monsieur, que d'après ce qui m'est arrivé, vous ne persisteriez pas à continuer votre route vers Paris.

A R M A N D.

Si vous n'y alliez vous-même; non, madame.

S O P H I E.

Ainsi donc; vous comptez...

A R M A N D, *avec sentiment.*

Suivre partout vos pas.

S O P H I E.

Savez-vous, monsieur, que c'est presque une déclaration que vous me faites-là.

L I S E, *à part.*

Elle est bien bonne d'en douter.

A R M A N D.

Peut-être est-elle hasardée.

S O P H I E.

Oh ! absolument.

A R M A N D, à part.

Dieu !

S O P H I E.

Vous allez en juger. Veuve, depuis deux ans, je vivais dans une de mes terres, lorsqu'il y a peu de tems, un ami de mon mari, vieillard respectable, dans lequel j'ai beaucoup de confiance m'écrivit, pour me faire part du projet qu'il avait de me donner un nouvel époux. Dans le premier moment, je rejetai sa proposition ; mais, par suite, je fis des réflexions, n'ayant jamais eu à me plaindre de mon premier hymen, et n'ayant pas, comme la plupart des femmes, le mauvais ton de blâmer les liens du mariage ; je me décidai, enfin, à entreprendre ce voyage, pour connaître celui qu'on me destine pour époux ; nous ne sommes qu'à quelques lieues de Paris, et il me tarde d'y arriver.

A R M A N D.

Et de conclure... sans doute ?

S O P H I E.

Oui ; mais après avoir fait subir, à mon prétendu, différentes épreuves. L'amour se rencontre partout, un peu de fraîcheur, quelques agrémens, ont bientôt séduit un jeune homme ; mais l'amitié ne le guide pas toujours dans ses prétentions, et je vous avoue, qu'avant de subir pour la seconde fois les loix de l'hymen, je veux étudier et connaître celui qui m'est destiné.... il y a un choix à faire parmi vous, messieurs !

L I S E.

Vieille vérité, madame, mais qui a toujours le mérite de la nouveauté.

A R M A N D.

Ceci me prouve trop clairement....

S O P H I E.

Mon incertitude sur ce que je dois faire !... le monde renferme tant de bizarreries, qu'un rien peut nous faire changer de résolution.

A R M A N D.

Celle que j'ai prise de vous aimer toujours, madame, ne changera qu'avec ma vie.

S O P H I E.

Cet élan est flatteur pour moi, monsieur ; mais je dois vous dire que, pour me parler ainsi, il faut que vous ayez oublié le motif de votre voyage ; un amour qui prend naissance si facilement, n'est pas d'un heureux augure pour celle dont vous avez fait choix.

A R M A N D,

Vous seule feriez tout mon bonheur ; oui , adorable
Sophie....
(Germain entre.)

S C E N E X.

SOPHIE, ARMAND, LISE, GERMAIN.

G E R M A I N, *une lettre à la main.*U N E, *lettre à l'adresse de madame.*A R M A N D, *à part, d'un ton de colère.*

Peste soit de l'importun.

S O P H I E, *recevant la lettre.*

De Paris !... c'est celle que j'attendais ; (*à Armand.*)
vous permettez, monsieur. (*elle s'éloigne un peu, et lit.*)

B E L L E D A M E,

« Toutes les informations prises sur mon neveu, sont
» des plus satisfaisantes ; le nom supposé que vous avez
» pris, va vous servir pour l'éprouver ; car , enfin, faut-
» il être sûr du mari qu'on prend ? Il ignore toutes les
» recherches qui ont été faites sur son compte, ce qui
» nous donne beaucoup de latitude dans nos projets. D'a-
» près votre dernière lettre , vous n'êtes, dites-vous, qu'à
» peu de distance de Paris. J'ai quelques momens à moi ,
» et je vais les employer à aller à votre rencontre ; j'ar-
» riverai probablement presque aussitôt que ma lettre ,
» une chaise de poste m'attend , et je pars. Recevez ,
» belle dame, etc. etc. etc. » M I R V A L.

L I S E, *bas à Sophie.*

Quel homme, que ce monsieur de Mirval : il serait
votre père, qu'en vérité, il n'y mettrait pas plus de zèle.

S O P H I E, *à Armand.*

Pardon, monsieur ; la lettre que je viens de recevoir,
me force de partir à l'instant même.

A R M A N D, *reprenant vivement.*

A l'instant même, madame !... et vous allez...

S O P H I E.

A Paris, pour exécuter ce dont je vous parlais tout-à-
l'heure.

A R M A N D, *à part.*

Je n'ai plus d'espoir.

L I S E, *bas, à Sophie.*

Il paraît affecté, madame ; aussi, pourquoi le quitter
si brusquement.

S O P H I E, *bas, à Lise.*

Enfantillage de sa part.

L I S E, *bas, à Sophie,*

Parlez-lui un peu, madame ; sa position me fait peine.

S O P H I E , à Armand.

Monsieur, j'ai satisfait à vos désirs, en vous accordant un moment d'entretien, vous aviez paru le désirer, et j'aurais cru manquer à la reconnaissance, en vous privant de cette légère marque de ma gratitude; mais, je ne croyais pas que notre séparation, à laquelle vous deviez vous attendre, vous affecterait à ce point; quelques propos légers, une étourderie de ma part, ont pu vous faire présumer, que je partageais vos vues; dissuadez-vous, Ecouter un jeune homme aimable, n'est point un crime: à ce titre, j'ai pu répondre à un badinage, que je croyais innocent. Je me retire, monsieur, pénétrée d'avoir troublé un instant votre repos, et surtout, d'avoir fait naître en vous le germe d'un sentiment que je ne puis partager, puisqu'une autre femme a droit d'y prétendre. (Elle salue. Lise la suit en faisant des signes d'intelligence à Germain, elles sortent ensemble.)

S C E N E X I.

A R M A N D , G E R M A I N.

G E R M A I N.

ELLE vous raille, monsieur; elle a ma foi raison.

A R M A N D , *vivement.*

Raison, raison! quand je lui proteste que je l'adore.

G E R M A I N.

C'est justement pour cela... vous aurez joué, vis-à-vis d'elle, le tendre, le passionné!... il me semble vous voir.

A R M A N D.

Je lui ai parlé comme je sentais.

G E R M A I N.

Avez vous pris garde au piquant de la dernière phrase, et au ton qu'elle a mis (*en la contrefaisant.*) « Puisqu'une » autre femme a droit d'y prétendre. » Ah! monsieur, que ces femmes ont d'astuce.A R M A N D , *d'un air décidé.*

Je me regarde comme battu.

G E R M A I N.

Que voulez-vous faire?

A R M A N D.

L'empêcher de continuer sa route... oui... je retiendrai tous les chevaux pour moi.

G E R M A I N.

Impossible, monsieur: il faut bien que le service de la poste se fasse.

A R M A N D.

En ce cas, j'emploierai un autre moyen, dussai-je même briser la voitre qu'on lui donnera.

G E R M A I N.

Expédient tout-à-fait nul, vous dis-je; celle-là brisée, avec de l'or, elle en aura trente à ses ordres.

A R M A N D.

Eh! bien, n'importe, je m'arrangerai de manière à ce qu'elle n'ira pas plus loin sans ma participation... Germain, tu m'aideras j'espère.

G E R M A I N.

Je ne vous promets rien, monsieur.

A R M A N D, *vivement.*

En ce cas, j'agirai seul; (à lui-même.) Ah! vous voulez, cruelle Sophie, me punir de ma témérité; moi, qui ai osé vous avouer que je vous aimais? Un inconnu l'emporterait sur Armand; non, non, je ne vous laisserai point partir que vous n'avez prononcé plus positivement sur mon sort. Courir après un homme qu'on n'a jamais vu, tandis qu'un autre... Allons, allons, cela n'est pas possible... Germain, j'entrevois déjà une lueur d'espérance. Sophie réfléchira, reviendra sur elle-même, m'écouterà avec complaisance, partagera mes feux; sa bouche prononcera les mots, *je vous aime*; son cœur les lui aura dictés, et pleins d'un amoureux délire, nous apprendrons ensemble que l'on peut encore goûter des jours fortunés. Courons mettre à profit le peu de tems qu'il me reste, et préparons-nous une seconde fois à attaquer son cœur.

(*il sort avec précipitation.*)

S C E N E X I I.

G E R M A I N, *seul et stupéfait.*

MA foi, je n'en reviens pas.... Ce que c'est, pourtant, que l'ascendant qu'à sur nous ce sexe tant vanté; toute la terre lui est soumise, et rien ne lui résiste. Il est vrai, qu'il est si aimable. Il faut cependant que je fasse exception à la règle; ainsi, je veux, vis-à-vis... (*Lise entre.*) Non, je ne veux rien, car ces deux yeux là, sont plus maître que moi.

S C E N E X I I I.

L I S E, G E R M A I N.

L I S E, *accourant.*G E R M A I N, *Germain.*

GERMAIN.

Quoi ?

LISE.

Tu sauras que ma maîtresse est dans un trouble, une agitation !

GERMAIN.

Pures grimaces.

LISE.

Je ne plaisante point ; apprends que ton maître est la seule cause du désordre où elle se trouve, et que la froideur qu'il lui a marquée....

GERMAIN.

Elle l'aime donc ?

LISE.

Elle n'a osé me le dire positivement, mais j'en suis sûre.

GERMAIN.

Pourquoi, tout-à-l'heure, lui a-t-elle elle-même montré tant d'indifférence ?

LISE.

Par ruse.

GERMAIN.

Ah ! par ruse !

LISE.

Il faut absolument, Germain, que tu m'aides à former un mariage aujourd'hui.

GERMAIN.

Aujourd'hui, et quels seraient les futurs conjoints ?

LISE.

Ma maîtresse et ton maître.... tous deux en secret brûlent de s'unir, conviens en au moins, pour ton maître ?

GERMAIN.

Que sait-on, c'est peut-être encore une ruse.

LISE.

Il serait cruel de le soupçonner.

GERMAIN.

Tout est possible dans le monde.

LISE, après un moment de silence.

M'aimes-tu, Germain ?

GERMAIN.

Je crois qu'oui, ou le diable m'emporte.

LISE.

Eh ! bien, pourquoi jouer si serré, cela ne sert à rien, tu m'adores, je raffoile de toi, tu consens à me servir ; suivant l'usage, les deux valets marient leurs maîtres, le bon exemple nous entraîne, j'accepte ta main ; toi, ma petite fortune, et en un seul jour, l'amour, l'hymen et la folie, se féliciterons d'avoir fait quatre heureux.

G E R M A I N.

Friponne !

L I S E.

A quoi se décide le galant Germain ?

G E R M A I N.

A souscrire entièrement à ta volonté, puisqu'il est écrit dans le ciel que tu dois faire de lui tout ce que tu voudras.

L I S E.

Fort bien ; songes que je ne te demande tes services que dans le cas où un personnage que nous attendons.... J'entends une voiture.... bon, c'est peut-être lui, je sors et te permets d'avance de m'appeler ta petite femme.

(Elle sort.)

S C E N E X I V.

G E R M A I N, seul, contrefaisant Lise.

TA petite femme !... tout ceci me passe, qui m'eût dit qu'après avoir été éloigné pendant trois ans de ma chère Lise, je la retrouverais disposée à toujours m'attendre.... trouver une femme constante !... que par notre adresse deux personnes destinées à ne jamais se voir, se rencontreraient dans cette auberge ; et qu'enfin.... En vérité, il se passe ici bas des choses... mais, voici mon maître, en conversation réglée; eourrons rejoindre ma petite femme.

(Il sort.)

S C E N E X V.

A R M A N D, M I R V A L.

A R M A N D.

EN vérité, mon cher oncle, je ne reviens pas de ma surprise.

M I R V A L.

Qu'y a-t-il là de si étonnant ? je suis ton oncle, je t'aime comme un fils, tu m'apprends ton arrivée, je viens au devant de toi, et tu trouves cela étonnant. Tiens, veux-tu que je te dise ce que je vois dans tout ceci ? un oncle, trop bon, trop loyal, qui n'écoutant que son cœur, vient au-devant d'un écervelé qui ne tient pas compte de l'amitié qu'on lui porte.

A R M A N D.

Ah ! mon oncle, daignez me mieux juger.

M I R V A L.

C'est bon, c'est bon ! parlons de ton mariage : tu viens à Paris pour cela, n'est-ce pas ?

A R M A N D, *à part.*

Quel embarras ! comment lui dire que j'ai changé d'avis ?

M I R V A L.

Eh ! bien ! Sainville.

A R M A N D, *mystérieusement.*

Chut, chut, si l'on nous écoutait.

M I R V A L.

On m'entendrait nommer le meilleur de mes amis.

A R M A N D.

C'est ce que je ne veux pas ; ici, je suis Armand, et non Sainville.

M I R V A L.

Armand, voilà du mystère.

A R M A N D.

J'y suis forcé.

M I R V A L.

Il faudra pourtant bien que, vis-à-vis madame de Mircourt....

A R M A N D, *à part.*

Hélas ! que ne porte-t-elle le nom de Sophia.

M I R V A L, *le fixant un moment.*

Tu as une inclination, je parie.

A R M A N D.

Moi, mon oncle !

M I R V A L.

Je soupçonne... en voyage, on rencontre de jolies femmes, une stricte sévérité ne préside pas toujours à la conversation ; elle s'engage sans qu'on s'en doute, les propos galants circulent, on est près l'un de l'autre, la nuit vient, on se rapproche d'avantage, de petites confidences remplacent les mots qui ne s'étaient dits qu'en l'air, le crépuscule paraît, et l'on est tout étonné de se convenir.

A R M A N D.

Arrive l'instant où on se sépare.

M I R V A L.

Oui, mais avec regret, on laisse échapper un gros soupir, on promet qu'on s'écrira ; un coup-d'œil, un serrement de main, supplée à ce qu'on n'a pas encore osé se dire.

A R M A N D.

Le postillon part, et après douze tour de roues, on s'oublie comme si on ne s'était jamais vu.

M I R V A L.

Tu veux me tromper, tu veux me faire prendre le change, et me persuader...

A R M A N D, *d'un ton résolu.*

Je ne veux rien ; mais j'ai réfléchi sur votre nouveau

projet de mariage, et j'avoue qu'il ne me convient nullement.

MIRVAL.

Tu as tort, car j'ai la main heureuse, il n'y a pas huit jours que j'ai marié deux personnes qui ne s'y attendaient pas.

ARMAND.

Joli cadeau que vous leur avez fait là !

MIRVAL.

Quant à ton mariage, c'est une affaire décidée, je l'ai dans la tête.

ARMAND, vivement.

Non, ma chère, Sophie, non jamais....

MIRVAL.

Sophie, dis-tu ?

ARMAND,

Vous l'avez entendu, mon oncle, eh ! bien, vous de dire-je, la personne qui porte ce nom possède seul mon cœur ; je l'ai vue, ses grâces, son esprit, sa douceur, tout en elle a fait naître dans mon âme un sentiment que je ne puis rendre.

MIRVAL, à part.

Oh ! la singulière rencontre, si c'était (haut.) dis-moi, cette Sophie, que tu aimes tant, que lui elle ? d'où est-elle ?

ARMAND.

Veuve, vingt ans, et des environs de Marseille.

MIRVAL.

C'est elle, je n'en puis douter.

ARMAND, réfléchissant à part.

Il me vient une excellente idée, (haut, riant) voulez-vous, mon oncle, paraître à mes yeux un homme charmant, adorable.

MIRVAL.

Que faut-il faire ?

ARMAND.

Jouer un rôle d'aveugle.

MIRVAL.

Moi ?

ARMAND.

Vous, mon oncle.

MIRVAL.

Tu es fou, à mon âge, on ne voudra jamais croire que je sois dans le cas....

ARMAND.

Vous ne ferez que parler, mon oncle, oh ! je ne risque rien.

MIRVAL.

Eh ! bien , voyons , explique toi .

ARMAND.

Tenez , mon oncle , je vais tout vous dire , apprenez que cette adorable Sophie , est maintenant dans cet hôtel . Elle semble partager mes feux , mais comme femme , elle dissimule . La feinte enchaîne un peu sa conduite , elle n'ose , quoiqu'elle en ait grandé envie , m'avouer qu'elle m'adore .

MIRVAL.

Tu n'ès pas avantsageux .

ARMAND.

Et je vous avoue que j'aurais bien du plaisir à punir une coquette ; Sophie n'en est pas une décidément , mais la manière dont elle a reçu l'aveu de mon amour , me fait croire qu'elle a besoin d'une petite leçon , et je désire la lui donner .

MIRVAL, à part.

Son idée m'en fait naître un autre... Oui , je pourrais par ce moyen....

ARMAND.

Que décidez-vous ; mon oncle ?

MIRVAL.

Que je consens , volontiers à me rendre coupable de ton espièglerie... Ah ! ça , mais écoute , tout ira bien jusqu'aux compliments d'usage , mais quand j'en serai aux propos amoureux....

ARMAND.

Je vous soufflerai , mon oncle , placé derrière ce paravent , je pourrai tout entendre sans être vu .

MIRVAL.

Allons , moi qui marie tout le monde , je vais donc à mon tour jouer le rôle de mari .

ARMAND.

Cette porte s'ouvre , c'est celle qui donne dans l'appartement de Sophie , elle paraît : attention .

(Il se cache derrière le paravent .)

MIRVAL.

Souffle-moi bien ; entends-tu ?

SCÈNE XVI.

MIRVAL, SOPHIE, LISE, ARMAND,
(Caché derrière le paravent .)

LISE, bas à Sophie.

OUI, madame , Germain m'a tout dit : le passionné Armand n'est autre chose que Sainville , neveu de

monsieur de Mirval, et que le hazard vous a fait rencontrer.

S O P H I E, *bas.*

Neveu de monsieur Mirval ! il a voulu m'éprouver, mais gare à lui....

L I S E, *apercevant Mirval.*

Voici quelqu'un, madame.

S O P H I E, *surprise.*

Hé ! monsieur de Mirval.

M I R V A L.

C'est moi-même, madame, cherchant par-tout votre appartement, et ne pouvant le trouver.

S O P H I E.

Que je suis aise de vous revoir. Il n'y a qu'un instant que j'ai reçu votre lettre, et je ne présumais pas que vous la suiviez de si près.

M I R V A L.

Je vous l'avais promis, madame ; et je tiens ma parole, comme vous voyez.

A R M A N D, *derrière le paravent.*

Quoi ! Sophie serait....

S O P H I E.

Ah ! ça, monsieur Mirval, nous sommes seuls, je puis donc vous parler librement sur l'époux que vous me proposez.

A R M A N D, *derrière le paravent.*

Il n'y a plus de doute, intriguons-là !

M I R V A L.

La lettre que vous avez reçue de moi, madame....

S O P H I E.

M'a convaincue dans l'idée flatteuse que je m'en étais faite de....

M I R V A L.

Peut-être vous ai-je trop flatté le tableau, au surplus, ma belle dame, j'ai lieu de m'en repentir bien sincèrement. (*bas à Armand.*) Souffle-moi, il en est tenu.

S O P H I E.

Vous en repentir, et pourquoi, s'il vous plaît ?

A R M A N D, *derrière le paravent, à Mirval.*

Un de vos regards n'est-il pas venu jusqu'à moi ?

M I R V A L, *répétant à Sophie.*

Un de vos regards n'est-il pas venu jusqu'à moi ?

S O P H I E.

Comment ! un aveu ? et qu'a-t-il donc produit ce regard ?

A R M A N D, *derrière le paravent, à Mirval.*

Une blessure mortelle.

MIRVAL, répétant à Sophie.

Une blessure mortelle.

SOPHIE.

Mortelle, dites-vous, cela devient sérieux.

ARMAND, derrière le paravent, à Mirval.

Que vous seule pouvez guérir.

MIRVAL, répétant à Sophie.

Que vous seule pouvez guérir.

SOPHIE.

Vous riez, sans doute... à moi une déclaration !

LISE, à part.

Il y a quelque chose là-dessous.

SOPHIE.

Seriez-vous amoureux ?

MIRVAL.

De vous, oui madame.

SOPHIE.

J'ai cru, jusqu'à présent, que vous aviez renoncé à vous dire amoureux, mais je me suis furieusement trompée.

MIRVAL, l'interrompant.

Trompée, c'est le mot... vous n'êtes pas au bout.

SOPHIE.

Comment, vous penseriez...

MIRVAL.

A quelque chose de plus sérieux... vous riez, je ne plaisante point, et... (bas à Armand.) et...

ARMAND, derrière le paravent, à Mirval.

Un solide mariage...

MIRVAL, répétant à Sophie.

Un solide mariage...

SOPHIE, surprise.

Un mariage, dites-vous ?

ARMAND, derrière le paravent.

Va bientôt nous lier à jamais.

MIRVAL, répétant à Sophie.

Va bientôt nous lier à jamais.

LISE, bas, à Sophie.

Pour le coup, madame, c'est une ruse concertée entre notre espion et son oncle ; il faut changer de batterie et feindre d'accepter la main de Mirval.

SOPHIE, bas, à Lise.

J'y songeais (haut.) Savez-vous bien, mon cher Mirval, que tout ce que vous me dites-là, n'est pas en faveur de votre cher neveu, et que la proposition que vous me faites, dérange singulièrement...

MIRVAL.

Il est vrai, mais réflexion faite... (à Armand.) Je vais dire beaucoup de mal de toi.

A R M A N D, *derrière le paravent.*
Je vous en dispense.

S O P H I E.
Eh ! bien, réflexion faite....

M I R V A L.
Je crois que mon neveu, que je vous proposais pour mari....

S O P H I E.
N'est nullement ce qu'il me faut.... J'allais vous le dire.

L I S E.
Vous avez raison, un homme d'un âge mûr conviendrait mieux à madame.

M I R V A L.
Tel que moi, par exemple !

L I S E, *finement.*
Qu'en pense, madame ?

S O P H I E.
Tu as prévenu ma pensée.... un étourdi, écorvalé.

M I R V A L.
Sans doute, sa jeunesse vous perdrait.

S O P H I E.
Le rendrait infidèle.... que sait-on, votre neveu a peut-être mille défauts.

M I R V A L.
Jaloux, au-delà de toute expression.... J'osur à perdre sa fortune sur une seule carte.

A R M A N D, *derrière le paravent, à Mirval.*
Mon oncle, de grâce !

M I R V A L.
Libertin.

L I S E.
Fi !

A R M A N D, *derrière le paravent, à Mirval.*
Taisez-vous donc, mon oncle, (*à part.*) oh ! maudite ruse.

M I R V A L, *bas à Armand.*
Tu vois comme cela marche.

L I S E, *bas à Sophie.*
Vite, portez le grand coup.

S O P H I E, *à Mirval.*
Comme ancien ami de mon mari, il m'a été facile, mon cher Mirval, d'apprécier vos mille et une qualités. Je me regarde trop heureuse que vous veuillez bien associer votre sort au mien, pour ne pas accéder avec empressement à votre proposition ; ainsi, ce matin même, le notaire du lieu dressera l'acte, qui m'assurera de votre main. Ce n'est pas tout, pour vous prouver ma sincère

amitié, je veux que, par un écrit que j'écris vous signer, il ne me soit plus possible de renoncer à vous épouser.

ARMAND, derrière le paravent.

Qu'est-ce à dire.

MIRVAL, à part.

Me prendrait-elle au mot ?

ARMAND, derrière le paravent à Mirval.

Ne signez pas au moins, mon oncle, et refusez.

MIRVAL, embarrassé.

Madame, ce gage de votre amour me flatte infiniment... mais nous allons continuer notre route vers Paris, et là.

SOPHIE.

Non, non, c'est ici que vous voudrez bien recevoir ma main, et dès ce moment, je vais signer; (*allant à la table.*) une plume et de l'encre, voilà ce qu'il me faut. (*à part.*) Je ris de son embarras. (*Elle écrit.*)

MIRVAL, à part, réfléchissant.

Ah! ça, mais si j'épousais tout de bon, quel mal en résulterait-il? Possesseur d'une fortune immense.... ma foi oui, j'ai envie de signer... Après tout, tant pis pour mon neveu.

ARMAND, derrière le paravent.

Mon oncle.

MIRVAL, bas à Armand.

Laisse-moi faire.

SOPHIE.

Monsieur Mirval, veut-il bien signer.

MIRVAL, signant.

Volontiers, madame.

ARMAND, à part, derrière le paravent.

Ceci est de trop, et je me découvre. (*haut en paraissant.*) Arrêtez, madame, arrêtez.

SOPHIE, surprise.

Vous nous écoutiez, monsieur ?

ARMAND.

Oui, madame, et placé derrière ce paravent, je n'ai pas perdu une seule syllabe.

LISE, à part.

Je me doutais bien de quelque chose.

SOPHIE.

Pardon, monsieur, de vous avoir dérangé. (*prenant la main de Mirval.*) Nous, allons....

ARMAND, les arrêtant.

Un moment, madame, vous croyez épouser monsieur, n'est-ce pas ?

SOPHIE.

J'aime à me le persuader.

A R M A N D.

Eh ! bien, madame, c'est moi.... moi, qui vous épouse.

S O P H I E.

Singulière volonté !

A R M A N D.

Singulière tant que vous voudrez... Mais j'exige avant tout, que vous déchiriez la promesse que vous venez de faire à monsieur.... où je vais tout dire.

S O P H I E, lui présentant la promesse.

La voici, monsieur, lisez, et déchirez-la vous-même, si vous en avez le courage.

A R M A N D, vivement après avoir lu.

Ciel ! qu'ai-je lu.

M I R V A L, gâtement.

L'acte qui m'assure la main de madame.

A R M A N D, riant à Mirval, en lui présentant la promesse.

Vous, mon oncle, lisez donc auparavant, et lisez tout haut, je vous prie.

M I R V A L, lisant.

« Tout dans le monde doit être à sa place, je n'ai qu'un cœur, l'amour le forme, l'amitié le donne à Sainville. Approuvé, signé, Mirval.

L I S E, riant.

Eh ! bien, monsieur l'époux.

M I R V A L.

Ma foi, c'est positif.... J'ai voulu me mettre sur les rangs pour obtenir madame, mais mon gaillard avait au plaisir, et je suis pami.

S O P H I E, riant.

Convendez, mon cher Mirval, que vous l'avez un peu mérité, mais je ne vous en veux pas ; car, si l'oncle m'échappe....

A R M A N D.

Le neveu vous reste, et promet de ne jamais vous quitter.

S O P H I E.

Mé pardonne-t-il le nom supposé que j'ai pris ?

A R M A N D.

Sainville est-il excusé de s'être nommé Armand ?

S O P H I E.

Ce changement de noms nous a servis utilement, et votre oncle lui-même, a contribué à notre heureuse épreuve.

M I R V A L.

Mais, comment avez-vous pu savoir.

L I S E.

Je me charge de vous conter cela.

SCÈNE XVII ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, GERMAIN.

GERMAIN, *accourant, bas à Armand.*
MONSIEUR, monsieur, grande découverte... Sachez
que madame, n'est point madame...

ARMAND.
Et toi, apprends que je suis son mari.

GERMAIN.
Son mari, vivat morbleu !

LISE, à Germain.
Le bon exemple, ne te teute-t-il pas, Germain ?

SOPHIE.
Comment ! Lise, tu voudrais...

LISE.
Pourquoi pas ; madame ? quand on s'aime.

MIRVAL.
Sans doute, tels maîtres, tels valets.

GERMAIN.
Ma chère Lise, je ne possède rien, n'importe, je te le
donne.

LISE.
Ton cœur et ta gaieté, voilà ce qu'il me faut.

GERMAIN.
A ce prix, touches-là, tu es à moi.

MIRVAL, *gaiement.*
Deux nœces à la fois, voilà ce que j'ai aimé... mes amis,
 tâchons de les faire gaiement ; mais que ce soit à Paris.

LISE.
Oui, et pour cela, reprenons la poste.

F I N.

De l'Imprimerie de MB. DEVERGNE, rue Saint-Denis,
N°. 240, près celle du Fétis-Hurleur.